

Le mystère Watkins

Jean-Philippe Gravel

Volume 20, numéro 2, printemps 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33295ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gravel, J.-P. (2002). Le mystère Watkins. *Ciné-Bulles*, 20(2), 50–51.

Le mystère Watkins

PAR
JEAN-PHILIPPE GRAVEL

À lire les propos quelque peu étranges, voire sibyllins, que livre Peter Watkins dans l'entrevue précédente, le lecteur croit sans doute que le cinéaste est abhorré partout, qu'il est absolument impossible de voir ses films, et que **la Commune**, après sa longue préparation, est immédiatement tombé dans l'oubli, par l'action concertée des médias audiovisuels de masse.

Sans doute le lecteur aurait-il eu raison d'y croire il y a à peine deux ans, ignorant (car cela ne s'ébruitait pas beaucoup dans les journaux, hormis peut-être dans **le Monde diplomatique** qui marqua le coup) qu'à cette époque Watkins terminait **la Commune**. Film remarqué lors de sa présentation au Festival des films du monde malgré l'expérience marathonnienne de sa projection (et objet d'un coup de cœur paru dans **Ciné-Bulles**¹!), on s'attendait à ce qu'après ce passage éclair personne n'en parle plus; or voilà: en 2001 c'est au Festival international du film de Toronto qu'il s'attirait les éloges. La suite de l'histoire est mieux connue: présenté à la Cinémathèque québécoise en décembre dernier, **la Commune** remplit la salle Fernand-Seguin à un point tel qu'on rediffuse le film les 5 et 6 janvier, avec encore le même succès: la rumeur veut que les billets se soient écoulés plus d'une heure avant la projection...

Mais à la source de cette histoire, il y avait sans doute le documentaire, produit par l'Office national du film du Canada (ONF), de Geoff Bowie, **l'Horloge universelle: la résistance de Peter Watkins**, qui double sa description du tournage de **la Commune** d'une visite au MIP-TV, le très chic forum international de la télévision à Cannes, où règnent les bonzes — représentants de chaînes spécialisées, producteurs — de ce que Watkins appelle la «monoforme». L'«horloge universelle» du titre se référant à la durée uniforme des documentaires télévisuels (47 minutes), de manière qu'un diffuseur puisse choisir, en cas d'urgence comme pour combler une case horaire vide, n'importe lequel à l'aveuglette².

Parasité un peu du commentaire *off* de Bowie, le film nous livre néanmoins un portrait du paysage documentaire au contraste étonnant: alors qu'au MIP-TV, dans les grands hôtels, le règne du contenant domine sur le contenu en imposant une politique du «format unique», Watkins, tournant dans son entrepôt sa docu-fiction de presque six heures, semble à la tête, chose rarissime, d'un plateau de tournage régi selon des principes entièrement démocratiques.

Reste qu'on aurait souhaité de la part de Bowie une réflexion plus musclée que ses méditations en voix *off*, sans doute sincères mais sans tonus et désincarnées, alors que ce qu'il nous montre, au contraire, est propre à susciter les passions: d'un côté, l'éveil des acteurs de **la Commune** à l'action politique, et l'arrogance des bonzes du MIP-TV de l'autre.

Pourtant **l'Horloge universelle** a un autre mérite, non négligeable: sorti deux ans après sa réalisation (on devait hésiter...) il attire l'attention du public vers l'«oublié» Watkins, crée une demande autour de **la Commune** et justifie une meilleure diffusion de celui-ci en territoire canadien. L'ONF semble avoir mis du temps (tautologie) à finalement se mettre dans l'idée que ce «doublé», au lieu de rester sur les tablettes, pouvait devenir un «événement», avec, à la clé, la présence de Watkins lui-même. Mais l'ONF, légitimement préoccupé par la «monoforme», semble aussi quelque peu désorienté à l'approche de l'événement. À quelques jours de la *master class* de Watkins à la Cinémathèque, tenue en décembre dernier, on entend dire ici et là que l'ONF veut placer une

1. BEAULIEU, Jean, «Le film peu commun d'un cinéaste maudit», **Ciné-Bulles**, volume 19 numéro 1, automne 2000, p. 30-31.

2. On peut observer par ailleurs que le même diktat s'applique au journalisme et à la critique dans les journaux à grand tirage: l'espace alloué aux textes étant déterminé avant le choix de leur sujet.

entrevue de fond avec le cinéaste dans *la Presse*, le plus corporatif des quotidiens français d'Amérique, où sans doute plus personne ne sait qui il est et désire encore moins publier des propos qui risquent d'être acerbés sur les médias.

À cela s'ajoute que Watkins, en *outcast*, auteur d'une œuvre inclassable et féroce, semble avoir peu cultivé sa «personnalité médiatique». Il est en ce sens tout le contraire d'un Jean-Luc Godard qui maîtrise, quoi qu'on en pense, l'art de parler dans les médias et livre chaque fois une performance où l'on sent bien, derrière les charges qu'il adresse souvent aux médias qui l'approchent, davantage un compagnonnage un peu politicien qu'une réelle adversité. Avec Godard à la télé, on rigole toujours. Avec Watkins, on est sombre et maussade. Que fait-on d'une entrevue où un homme comme Watkins, surtout habile à provoquer des confrontations dialectiques entre des «semi-comédiens» devant sa caméra, habile, donc, à les écouter et à précipiter les échanges, se met à parler pour lui-même et révèle une inquiétude paranoïaque sans doute fort justifiée par le boycottage intense de son travail par les institutions depuis 35 ans? On deviendrait fou pour moins que cela, mais Watkins, mine de rien, a continué de faire des films, malgré une carrière qui depuis la censure de *la Bombe* (*The War Game*) doit ressembler au scénario du «jour de la marmotte»...

Autant dire au lecteur que nous avons hésité à publier l'entrevue qui finalement figure en ces pages. Les vents nous semblaient pourtant favorables au départ, surtout du moment où avec H-Paul Chevrier nous avons le meilleur candidat pour discuter avec Watkins de sa longue expérience de travail. Or, c'était trop peu compter sur les hantises actuelles de Watkins, le rendant peu enclin à discuter de ses 30 ans de métier. Or, si l'homme, aujourd'hui, s'éprend du désir de parler aux médias et d'être entendu, il faut y aller même si — soyons humains — son discours s'avère éminemment faillible.

Aussi j'écris ces lignes pour inviter le lecteur à lire «entre» celles de cet entretien. Peter Watkins n'a certes pas l'éloquence de ses films, mais il n'empêche pas moins que dans la transcription de cet échange révélateur certaines choses passionnantes se dessinent. On ne s'étonnera pas d'y voir Watkins déplorer que son œuvre «soit de plus en plus d'actualité», constat terrible vu les thèmes qu'il aborde. Ou qu'il reste au fait des productions de la télévision d'État, même canadienne, lorsqu'il pourfend la poudre aux yeux onéreuse de *le Canada: une histoire populaire* (sans compter ce qu'il aurait pu dire de nos foireuses *Minutes du patrimoine*), ou qu'il voie dans le système d'éducation une action concertée pour «éviter» de former les jeunes générations à la pensée critique, qu'il utilise ailleurs une expression éloquente pour parler de ses films (des «actes audiovisuels!») et qu'il semble en catimini déplorer les effets néfastes d'une «politique des Auteurs» récupérée par le système («on a permis à l'autonomie créative du cinéaste d'occuper une place trop importante, d'une certaine façon»). Ce sont là moins des thèmes «approfondis» que simplement émis pour faire la substance de cet entretien elliptique où les questions de M. Chevrier et les réponses de M. Watkins évoluent en parallèle.

Drôle d'entretien, donc, mais que nous publions finalement, aussi, il faut le dire, parce qu'il peut émouvoir, parce qu'on y sent ce que Watkins appelle «le prix que j'ai payé pour créer mes films», mais aussi parce qu'il est sans doute possible qu'on assiste un jour à la «rétribution» de ce prix. Watkins, qui parle comme s'il était déjà «posthume», verra peut-être, à la soixantaine avancée, son œuvre et son travail reconnus. Je crois que le public jeune, celui qui manifestait au Sommet des Amériques de Québec par exemple, a non seulement l'envie mais un *besoin* de ses films et qu'il sait pertinemment que, plus que jamais, les films de Watkins (comme a tenté de l'être le livre de Naomi Klein, *No Logo*, sur la dictature des marques) parlent de ce présent qui est le leur, où la contestation politique, la liberté d'expression et la souveraineté des États sont plus que jamais des notions aléatoires, relatives et menacées. Peut-être n'aurons-nous pas à attendre, somme toute, la mort de ce grand cinéaste — dont la révolte fissure de partout la façade timide — pour reconnaître enfin la pertinence et l'actualité de son travail. ■



Peter Watkins dirige *la Commune* dans *l'Horloge universelle* (Photo: Office national du film du Canada)